## Le Neuvième Cercle – 1: Le Peuple Oublié.

#### JEAN-CHRISTOPHE CHAUMETTE

### Le Neuvième Cercle – 1: Le Peuple Oublié.

À Laurence pour son infinie patience.

# Première partie : L'Homme-Requin

Oningu vient se blottir contre la poitrine de son grand-père. Il enfouit sa tête dans les nattes épaisses, blanches et douces, et caresse de sa petite main le visage ridé d'Aru Barani – la racine noire –, la vieille racine noire, crevassée et desséchée, mais profonde, si profonde dans la terre de l'histoire des Kreels.

— Grand-père, raconte-moi l'histoire de Bunda Yungui!

Le vieil homme sourit. Dans trois mois, Oningu aura cinq ans. Il a presque atteint la moitié de sa vie d'enfant. Mais pour le moment, il a toujours besoin d'entendre la voix rauque de son grand-père chanter les histoires du temps d'avant les Naa-Gundis.

- Tu l'as déjà écoutée, Oningu! Plusieurs fois...
- S'il te plaît, grand-père...

Aru Barani prend son tonango pour s'accompagner. Il s'accroupit et place l'instrument entre ses cuisses. Puis il le palpe longuement. Ses vieilles mains en aiment le contact : les cylindres de terre cuite sont comme leurs paumes, secs, rugueux, fendillés ; et la peau de leurs doigts est aussi raide et épaisse que le cuir des membranes. Il y a si longtemps que les mains d'Aru Barani et son tonango font naître la musique de leur rencontre, qu'ils ont fini par se ressembler.

Le vieil homme commence à battre un rythme lourd, lourd et lancinant. Et il se met à parler, et chacune de ses paroles s'envole, soulevée par les battements puissants qui naissent sous ses doigts, et son récit est une chanson très vieille, très grave, très belle; comme sa voix.

Oningu est toujours serré contre la poitrine de son grand-père. Il écoute.

Entre l'époque où Jaambé créa le monde Et celle de la venue des sept pèlerins Il y eut un temps lointain et oublié Un temps où naquirent les chants éternels Voix et vie des fils de Jaambé Jusqu'à la fin des fins En ce temps-là vécu Bunda Yungui Et toujours il vit et toujours il vivra Car son chant est grand parmi les chants Car sa vie est un chant Et ce chant vit dans ma poitrine
Et dans ma gorge
Et dans ma bouche
Et sous mes doigts
Et jamais il ne s'éteindra
Tant qu'il y aura des doigts noirs
Qui frappent le tonango
Des poitrines noires où vibre la musique
Et la gorge et la bouche du peuple de Jaambé
Qui chantent sa vie
Jusqu'à la fin des fins
Voici l'histoire de Bunda Yungui
La jeune pousse

Tout commence par un chant
Le plus ancien des chants
Par la voix d'un vieillard
Le plus âgé des vieillards
Il raconte le Bundadaya Nagué
Arbre sacré de la sagesse
L'arbre qui jamais ne meurt
Et dont jamais ne meurent les fruits
Pommes d'or et de soleil
Celui qui les cueille éclaire son âme
Éclaire son cœur
Éclaire sa vie
De la sagesse de Jaambé
Jusqu'à la fin des fins

Bunda Yungui écoute le chant Puis il part Il part dans la forêt Petit enfant parmi les arbres Et commence à chercher Il cherche le Bundadaya Nagué Mange les fruits Mange les racines Dort sous les branches
Parmi les arbres
Il apprend leur langage
Celui du vent et des feuilles
Celui du tronc qui craque
Il grandit arbre pense arbre vieillit arbre
Sans la haine des hommes ni l'amour des hommes
Sans la joie des hommes ni la peine des hommes
Car son temps est celui des arbres
Moments égaux moments semblables
Équilibre de bonheur et de mélancolie
Répétés sans fin
Jusqu'à la fin des fins

Et Bunda Yungui cherche l'arbre sacré
Mais il est vieux et n'a rien trouvé
Lui qui a tant cherché
Alors il entend la forêt qui parle
Il écoute la forêt qui chante
Bundadaya Nagué
Bundadaya Nagué
Alors il comprend
Ses jambes sont de bois épais et noueux
Et s'enracinent dans la terre de Jaambé
Ses bras sont immenses et ramifiés et feuillus
Ils portent à leur extrémité
Les pommes d'or et de soleil
Et ils les porteront
Jusqu'à la fin des fins

Le chant s'arrête. Aru Barani entend tout contre lui la respiration régulière de l'enfant. À cet instant, il regrette ses yeux morts, et sa tristesse est grande de ne pouvoir contempler son petit-fils.

Oningu s'est endormi. Il rêve.

#### CHAPITRE PREMIER

Tu es né entravé dans le carcan des droits et des devoirs, des lois et des principes, de la religion et de la morale, soumis au joug pesant de la société. Tu crois accomplir ton destin, mais il t'échappe complètement. Tu imagines autour de toi un champ sans limites, alors que tu rampes dans un boyau étroit et sombre. La signification de tes actes ne t'appartient pas.

Et même si tu es un de ceux qui forgent les chaînes, un édicteur de lois ou un inventeur de dieux, un de ces inlassables créateurs de vie meilleure qui pensent au bien des autres au lieu de rechercher leur propre bonheur, tu n'échappes pas à la règle. Tu crois détenir le pouvoir, mais c'est le pouvoir qui te tient, te transforme, te façonne. En fin de compte, c'est toi qui portes le fardeau le plus écrasant.

Ton corps est cloué à la croix de la raison de société. Tes actes sont programmés par le cerveau collectif de l'humanité grégaire ; ils n'ont pas plus de sens que ceux des fourmis entretenant inlassablement la vie de la fourmilière.

Alors pense! Imagine! Bâtis d'autres mondes, d'autres vies, d'autres êtres! Ne sois pas une fourmi!

Et prends conscience d'une chose :

La valeur d'une existence ne se mesure pas à ce qu'on a eu la possibilité de vivre, mais à ce qu'on a été capable de rêver.

Un germe de folie, Ozan Rimith (Fabérien, 187ème siècle A.T.T.)

Les ombres du mont Togarth s'allongeaient démesurément sur un plateau désert et battu par le vent d'est. Elles grandissaient et devenaient en même temps plus étranges à mesure que le soleil rouge et mourant de Magarth-Sikh descendait sur l'horizon, semblable à la dernière braise d'un feu qui s'éteint, lueur vacillante ne réchauffant plus rien depuis longtemps. Une nuit interminable et glacée allait commencer sur cette face de la planète. Pour Stanley, la vie finissait en même temps que le jour sur Magarth-Sikh. Son sang et ses forces diffusaient hors de lui, lentement, s'étalant en nappe, comme la lumière rougeâtre du soleil couchant qui baissait d'intensité et colorait toute la ligne des pics du Togarth.

Il restait indifférent devant son agonie, comme il l'avait été si souvent face à celle des autres. La douleur que lui causaient les deux flèches à pointe de cristal fichées entre ses côtes devenait moins nette, le froid engourdissait son corps et son esprit. Il avait de plus en plus de mal à différencier les gros blocs de roche granitique, aux angles aigus comme des lames, des centaines de corps étendus sur le plateau, sous leurs cuirasses épaisses et ternes, tout hérissées de pointes aux formes diverses et étranges. Seule l'énorme carcasse du vaisseau, renversée et éventrée, lui semblait se détacher encore du désert de pierre.

Le module de climatisation de son armure de cristacier épuisait l'énergie de ses piles à lutter contre le froid épouvantable de ce monde perdu. Stanley se demanda s'il mourrait saigné par ses blessures ou gelé jusqu'aux os au milieu de la nuit glacée qui s'emparait du plateau. De toute façon, ce serait une mort blanche, silencieuse et cruelle, pour un homme pâle, taciturne et impitoyable. Chez tous ceux dont il avait vu la vie s'enfuir, il avait constaté du regret ou du soulagement, à cause de ce qu'ils quittaient, de l'espoir ou de la crainte, à cause de ce qu'ils pensaient trouver. Mais Stanley ne basculait pas dans le néant, il y glissait lentement, sans à-coup, sans rupture, comme si son existence avait été une mort éveillée.

Pas un des corps étendus autour de lui ne bougeait. Il était le seul survivant de son bataillon, pour quelque temps encore. Bientôt, la nuit le figerait pour l'éternité parmi les rochers noirs de l'immense plateau du Togarth. Stanley repensa au piège grossier dans lequel ils étaient tombés et qui avait mis fin à leur fuite éperdue dans l'espace, où les Fabériens les avaient traqués comme du gibier des jours durant.

Tout avait commencé par ce raid contre Igri-Tündul. L'argent de l'empereur des Thorgs, l'attrait du pillage des riches cités recelant de fabuleuses armes de cristal rouge, et surtout le désir d'éprouver à nouveau les sensations grisantes que procure la bataille, l'envie puissante de respirer l'odeur du sang et de sentir la mort sous ses doigts, avaient lancé Orth et sa horde de Moog-Saïs sur cette planète de la frontière du royaume d'Eremaül IV. La bataille avait été brève, les quelques pâles soldats fabériens défendant la ville de Sunri-Lihor rapidement égorgés. Et pendant onze jours et onze nuits, les mercenaires avaient fêté leur victoire avec la passion sans bornes de ceux qui sentent quotidiennement le souffle de la mort contre leur nuque.

Stanley revit le spectacle qu'avait offert la cité vaincue pendant cette période de folie et de pillage : les Moog-Saïs ivres vomissant sur les tapis tindaris et les parquets marquetés des demeures de Sunri-Lihor ; les femmes à la peau claire, aux épais cheveux noirs, lourdes de seins et de hanches, qui gisaient sur le sol, lasses, dépouillées des souvenirs de leur passé et des espérances de leur avenir, après avoir été violées par les barbares victorieux ; et les corps démembrés qui traînaient dans toute la ville, témoins des crises de fureur meurtrière qui prenaient les Moog-Saïs lorsque l'alcool les rendait trop pensifs et mélancoliques.

Puis les troupes d'Eremaül IV avaient débarqué sur Igri-Tündul. Le réveil des mercenaires avait été brutal et difficile. Ils avaient fui en catastrophe, abandonnant presque tout leur butin, emportant au dernier moment des objets sans valeur pour ne pas partir les mains vides, mais oubliant leurs armes, bien le plus précieux du guerrier. Certains étaient restés, piégés dans la cité, parce qu'ils étaient trop soûls pour retrouver le chemin du vaisseau spatial ou parce qu'ils avaient cherché trop longtemps un trésor dissimulé la veille, mais dont une nuit d'ivresse avait effacé le souvenir de la cachette. Les Fabériens les avaient tous tués.

Le petit vaisseau des Moog-Saïs avait réussi à échapper aux croiseurs d'Eremaül, plus lents et moins maniables. Mais son convertisseur tachyonique avait été endommagé par un tir ennemi, et les mercenaires en fuite s'étaient trouvés condamnés à errer dans les parages immédiats d'Igri-Tündul, incapables de s'arracher à l'univers de la matière et du temps pour prendre la voie de l'hyperespace, ce chemin qui n'est ni dans le présent, ni dans le passé, ni dans le futur, qui n'est nulle part mais qui n'est pas le néant, qui simplement est dans l'ailleurs, hors de tout ce que nos esprits peuvent imaginer. Cette route qui les aurait reconduits jusqu'à leur monde sauvage, ils n'avaient pas pu l'emprunter.

Et les Fabériens, sillonnant l'espace, expédiant des divisions sur chacune des planètes proches d'Igri-Tündul, avaient construit une monstrueuse nasse cosmique dans laquelle les mercenaires s'étaient retrouvés pris. Pour punir un simple raid barbare contre une des planètes du centre, comme il s'en produisait des dizaines chaque année, Eremaül IV avait mobilisé la moitié de sa flotte.

En pleine guerre contre les Thorgs, c'était presque une folie, mais le vieux roi de Sharangir aimait Igri-Tündul, la planète du Narok, cristal rouge dans lequel furent taillées les épées de tous les monarques fabériens; il aimait sa capitale, Sunri-Lihor aux trois rivières, aux maisons de bois verni, aux pontons de rondins lancés entre les demeures; et il aimait ses habitants, cette race de forestiers aux larges épaules, aux cheveux et aux yeux noirs, au sourire franc et aux coutumes accueillantes. Lorsqu'il avait découvert ce que les Moog-Saïs avaient fait de la ville préférée de son royaume, il avait juré de retrouver les coupables, même s'il fallait les poursuivre jusque sur leur monde perdu.

Stanley avait suggéré d'attendre dans l'espace, dissimulés aux recherches de l'ennemi par l'immensité du vide cosmique. Il y avait cinq mois de vivres sur le vaisseau. Eremaül ne pouvait se permettre de bloquer plusieurs divisions aussi longtemps pour exterminer une poignée de mercenaires, alors qu'il devait également faire face à l'armée impériale thorg.

Mais Orth, comme toujours, s'était montré impatient. Le plaisir du carnage, de l'ivresse, du pillage et des viols, déjà lui semblait lointain. Il avait hâte d'entreprendre de nouvelles razzias, de mener de nouveaux combats, car la fureur de la bataille et la griserie des heures suivant la victoire étaient les seuls mo-

ments qui lui donnaient vraiment l'impression de vivre. Il avait décidé de poser le vaisseau sur une planète inhabitée pour réparer le convertisseur tachyonique et avait choisi Magarth-Sikh, parce qu'elle était froide, nue et morte, s'imaginant stupidement que ce serait un refuge idéal.

Stanley n'avait pas insisté, sachant que son idée d'attendre dans l'espace serait interprétée comme de la couardise, même s'il était sûr qu'aucun Moog-Saï n'oserait le lui dire en face. D'ailleurs, Orth était le chef. Mais, lorsque deux heures seulement après s'être posés sur le grand plateau du Togarth, les mercenaires s'étaient trouvés encerclés par un ennemi dix fois plus nombreux, Stanley n'avait nullement été surpris. Les Fabériens les avaient attendus sur Magarth-Sikh, comme ils les avaient attendus sur chacune des planètes proches d'Igri-Tündul.

Les Moog-Saïs n'avaient même pas pu se battre. Les soldats d'Eremaül avaient détruit le vaisseau pour les empêcher de fuir, puis les avaient accablés de flèches à pointe de cristal, refusant le corps à corps, les abattant de loin, comme on lapide un chien enragé. Stanley se souvint de l'agonie de Orth, criblé de projectiles, dégoulinant de sang, qui insultait les Fabériens, les traitant de lâches en brandissant sa lance. Il s'était traîné jusqu'aux lignes ennemis, trébuchant sur les rochers, percé de cent blessures, hurlant comme un fou, de la bave teintée de rouge ruisselant de ses lèvres, et lorsqu'il s'était écroulé, il avait continué d'avancer en rampant, jusqu'à ce que la mort l'arrêtât. Jamais le grand Moog-Saï n'avait été plus effrayant que dans ses derniers instants.

Stanley revit en pensée la face du chef des mercenaires, moitié chair, moitié métal. Le côté gauche de son visage, brûlé par une lance thermique lors d'un combat sur Golok-Shadir, avait été remplacé par une plaque de céramacier. On lui avait greffé un œil électronique énorme, à facettes, et lorsqu'on le regardait de profil du côté mutilé, Orth ressemblait à une monstrueuse mante religieuse. Le chef moog-saï avait aussi une main artificielle et une plaque métallique sur le côté de la cuisse droite, mais sans aucun doute, sa prothèse faciale était celle qui lui avait inspiré le plus de fierté.

« Quelle absurdité! Orth commandait à la tribu uniquement parce qu'il était rafistolé de la tête aux pieds... Mais ça prouvait seulement qu'il s'était fait avoir plus souvent que les autres, que c'était un foutu imbécile! Ses cinq cents hommes sont morts à cause de ça, et maintenant, j'en crève aussi... »

Stanley n'avait jamais admis le goût morbide des soldats moog-saïs pour ces prothèses effroyables qui mettaient chacune de leurs blessures en évidence. Ils n'auraient voulu à aucun prix d'un néotissu synthétique capable de réparer la plus atroce des mutilations sans aucune trace. Il leur fallait des éléments métalliques, étincelants, aux formes agressives et anguleuses tranchant sur la chair. Lorsqu'un combat laissait une marque, il était indispensable qu'elle fût visible de tous, afin que le courage de celui qui la portait fût connu. La virilité, l'expérience guerrière, l'endurance, tout chez les Moog-Saïs se mesurait au nombre et à la gravité des blessures. Même la beauté... Un corps d'homme sans cicatrices et sans mutilations était ridicule. Stanley, avec son visage et ses membres intacts, avait été un paria pour les barbares. Mais il aurait été un paria parmi n'importe quel peuple, et d'ailleurs, cela lui était indifférent.

Il se rappela ses compagnons d'armes, hybrides incroyables d'êtres humains et de machines, à demi vivants et à demi robots. De sa mémoire embrumée surgirent les monstrueuses cohortes des guerriers moog-saïs : ceux aux membres artificiels, jambes mécaniques aux carapaces étincelantes, articulées comme des pattes d'arthropodes, mains de métal énormes, puissantes et griffues, épouvantables pinces à broyer les crânes ; ceux dont les chairs lacérées, la peau brûlée et les os fendus avaient été remplacés par des plaques épaisses de matériau dur, rigide et inaltérable, et qui semblaient ainsi couverts d'une carapace chitineuse ; et ceux enfin dont le visage avait été atteint, figures de cauchemar aux becs de métal coupant, faces lisses et plates d'acier luisant, avec leurs yeux greffés, globuleux et mobiles, pleins de facettes brillantes. Il se souvint des légendes qu'il avait entendues tout enfant, prétendant que

les Moog-Saïs étaient un peuple maudit né des effroyables copulations de femmes des mondes perdus avec de grands insectes métalliques.

Le froid et la mort qui s'insinuaient lentement en lui le firent délirer à voix haute :

— J'ai choisi les plus monstrueux de tous. Mais même pour eux, je suis devenu un sujet de crainte...

Le nom de Moog-Saïs suffisait à répandre l'épouvante parmi les hommes les plus endurcis. Ils n'étaient pourtant pas les plus cruels habitants des mondes guerriers. Les Oglouks, stupides et brutaux, ignorant tout sentiment, agissaient comme des animaux ou des machines. Les Balroogs, irascibles et violents, tuaient pour un regard déplaisant, se querellaient et se battaient entre eux comme des fauves au moindre désaccord, ne se sentant à l'aise que dans la guerre. Et les Sarkoïs, plus raffinés, recherchaient les plaisirs sadiques, torturant et mutilant systématiquement leurs prisonniers.

Mais les plus effrayants étaient ceux qui venaient des planètes perdues, aux limites extrêmes de l'univers des hommes : Uktuhls fanatiques vouant leur culte à la mort ; Harriks des terres noires dont les enfants devaient se brûler un œil pour prouver leur courage ; et les Krüses, qui croyaient trouver dans le sang de leurs ennemis des forces supplémentaires et une énergie nouvelle.

Pourtant, les Moog-Saïs étaient plus redoutés que tous les autres mercenaires des planètes sauvages, ceux qui vivaient par et pour la guerre. Stanley n'avait pas oublié la terreur dans les yeux de leurs adversaires lorsque la phalange des hommes-machines arrivait au corps à corps, et les rires de ses compagnons qui combattaient sans casque pour exhiber leurs atroces prothèses, fiers de leurs mutilations, excités à l'idée de l'effroi qu'ils inspiraient. C'était cette attirance démente pour la monstruosité qui faisait tant craindre les Moog-Saïs.

Lorsqu'une armée se trouvait face aux hordes des mercenaires barbares, la peur des soldats ne pouvait se cristalliser qu'autour de légendes, de vagues rumeurs chuchotées le soir, au campement, par les vétérans. Les vieux combattants aimaient à raconter aux nouvelles recrues comment les Krüses